

**Diaspora  
maliennne :  
Fathi Sidibé,  
une femme  
plurielle**

Ahmadou Traoré -  
2006-12-06 08:00:00

LE REPUBLICAIN

Quotidien d'informations au Mali

Belge, maliennne ? Les deux, sans aucun doute. Fathi Sidibé explique être tombée toute petite dans la marmite de la liberté, et dans celle de la contestation. Peintre, écrivaine, féministe, mère... : son histoire est celle du rejet des chaînes. Ainsi donc, les immigrés seraient assis entre deux chaises, déchirés entre deux cultures ? A voir Fatoumata Sidibé, Fathi pour les proches, l'image est plutôt celle d'une femme jeune, bien assise sur les deux chaises à la fois. "Ici, je me sens d'ici, là-bas, je suis de là-bas. Je me sens profondément maliennne parce que c'est l'origine de mon histoire, mais aussi pleinement engagée dans la société belge. Je suis une métisse culturelle. Mais après tout, pourquoi faut-il toujours se définir ?" Refuser les idées toutes faites, sortir des chemins battus, semble être pour elle une constante, voire une raison de vivre. Comme les héros de son livre Une saison africaine, écrit il y a longtemps déjà, mais publié au printemps 2006 (voir encadré). "Le goût de la liberté, explique Fatoumata, on l'a en soi. Je crois que je suis née avec ça ; depuis toute petite je suis révoltée. Au Mali, les êtres humains ne sont pas assez maîtres de leur destin, parce qu'on décide pour eux. Ce dont je n'ai jamais voulu". Mais la liberté a un prix. Déjà, il y a vingt ans, Fatoumata a dû subir un conseil de famille "d'enfer", dit-elle, parce qu'elle ne vivait pas selon les règles. Alors, quand en septembre dernier, son père décède au pays et qu'elle, comme ses sœurs, se voient privées d'héritage à cause de la tradition, elle rue dans les brancards et s'en prend à ses frères, trop mous à son goût. "Je leur ai annoncé que mes sœurs et moi avions fondé le club des 4 c..., parce que eux, avec deux, n'avaient pas autant de courage que nous". Discriminée, chez soi Et voilà Fathi branchée sur son histoire, pas banale, en effet. Des parents venus du village de Wassoulou (dans une région assez fermée, "connue pour ses forces occultes", dit-elle) qui sont tous les deux passés par l'école. Un père employé d'ambassade, qui emmène ses enfants en Europe. Fatoumata arrive en Belgique à 2 ans, en repart à 7, vit ensuite en Allemagne, retourne au Mali pour l'adolescence. Une période dont elle garde de mauvais souvenirs. "Ce retour au pays, ce fut un choc. On rentre dans des conditions de vie difficile, on se retrouve dans un environnement sans électricité, sans eau, à Bamako, qui est un grand village animé. Je vais à

l'école du quartier, horrible, je ne parlais pas le bambara, et je n'étais pas acceptée, j'ai vécu l'exclusion, on me tabassait parce que je ne parlais pas la langue. J'avais une tête de première de classe, ce qui n'arrangeait pas les choses. ” En Afrique, on le sait, les maîtres étaient tout puissants et ils avaient la main légère pour les punitions, souvent avec la bénédiction des parents. Un jour, raconte Fathi, alors qu'elle avait réussi un exercice qu'un garçon avait raté avant elle, le professeur lui ordonne de gifler ce jeune homme. “ Cela m'a valu des règlements de compte, des agressions, des mises à l'écart. Ces années au Mali, jusqu'à mes 16 ans, furent une horreur. Je voulais absolument partir. J'étais discriminée. On peut vivre l'exclusion, même chez soi. ” Mais pour partir, il faut une bourse d'étude, et donc réussir le bac. En attendant, la jeune fille dévore des livres. “ Je lisais tout le temps, tout ce qui me sortait de ma vie de tous les jours. Je vivais dans mon monde à moi. ” Elle réfléchit, aussi : “ Je comprenais déjà que la différence était la cause de cette discrimination. Je ne pensais pas comme eux, je m'en rendais compte, et j'ai cultivé cette différence. ” Bientôt, c'est décidé, elle ira rejoindre une sœur restée en Belgique, lorsque des grèves d'étudiants ont lieu à Bamako, où les écoles sont fermées. “ Alors je suis venue étudier ici, j'ai réussi, et lorsque ma soeur est rentrée au pays, à 19 ans, je suis restée seule. Pendant ma première licence, j'ai eu un fils ici, puis les hasards de la vie ont fait que je suis restée. Pour la famille, là-bas, j'étais devenue la brebis galeuse, celle qui avait fait un enfant sans être mariée, et sans épouser le père par la suite. ” Car là-bas, on ne transige pas avec “ l'honneur ”. Son père, surtout, pour qui le regard des autres est si important. Un père à qui, cependant, elle ne doit rien puisqu'elle n'a jamais dépendu de lui : “ j'ai payé mes études moi-même. J'ai pu tenir tête à mes parents et décider de ma vie parce que j'ai prouvé que je pouvais régir ma vie. Normalement une femme n'a pas droit de faire ça ”. Son pays en elle. Alors, c'est décidé, sa vie, elle la fera en Europe. A la fin des études, les collaborations comme journalistes arrivent peu à peu, notamment avec Amina, un mensuel destiné aux femmes d'Afrique noire. Puis, en 2002, c'est le début de l'engagement de Fatoumata au Librex, le Centre du libre examen, à Bruxelles. Un lieu qui prône le refus de la soumission à toutes les idées imposées. Puis, en 2005, elle contribue à créer le comité belge de Ni putes ni soumises, qui se consacre à la défense des femmes de l'immigration victimes de violence sous diverses formes. Pourtant, le Mali est en elle. “ J'ai beau être moderne, avoir une vision rationnelle, je ne peux pas d'empêcher d'être en même temps dans l'irrationnel. Voyez dans mon livre la main-mise des esprits, des ancêtres. Ma mère m'a donné

suffisamment de gris-gris qui dans les meilleurs des cas servent de placebo, mais qui me donnent l'impression d'être forte, de ne pas être seule en exil. Ici, je me sens entourée de tous les miens parce que les esprits sont avec moi". D'ailleurs, les tableaux qu'elle peint sont africains, sans aucun doute. "Je vis depuis 30 ans en Europe, j'ai vécu une dizaine d'années au Mali, mais ces 10 ans sont très puissants. Je n'ai jamais été capable de les oublier. C'est comme la langue. Je ne la parle jamais, mais je ne l'ai pas oubliée\*. Quand on est jeune et qu'on trempe dans un environnement, on ne peut pas s'en défaire, et ces racines là te suivent partout où tu vas, tout en s'ouvrant au métissage". Un métissage qui, précise-t-elle, vient de la chance de savoir que autre chose existe que ce qui paraît évident chez soi. Bien assise sur deux chaises, donc, Fatoumata Sidibé, même si on pressent que les déchirures ont dû être profondes. André Linard InfoSud \* Nous l'avons vue, d'ailleurs, mener une conversation avec un compatriote de passage à Bruxelles, précédée des salutations à la malienne, comme si c'était son quotidien.